

BRONISŁAW GEREMEK PAR LUI-MÊME

Entretiens avec Juan Carlos Vidal¹

Jacques Cortès

Les lignes qui suivent rassemblent quelques témoignages de la pensée scientifique et des principes politiques dont Geremek se réclamait. Nous les empruntons au très beau livre que lui a consacré, en 1997, Juan Carlos Vidal (désormais JCV), et dont nous ne saurions trop recommander la lecture. Il s'agit de « conversations à bâtons rompus » qui se sont déroulées entre 1994 et 1996, et dont se dégage le « portrait passionnant » d'un homme « séduisant par son érudition et son intégrité morale ». [4^{ème} de couverture]

Notre rôle, très modeste, se borne à sélectionner des passages suffisamment courts pour ne pas excéder les limites d'un article, mais suffisamment nombreux et complets aussi pour rappeler fidèlement le chemin parcouru par l'homme, l'historien, le militant de « Solidarité » et l'intellectuel courageusement engagé en Pologne, dans les combats d'une époque troublée et dangereuse, puis dans la construction d'une Europe unie et fraternelle qu'il appelait de tous ses vœux.

Nos commentaires - en petits caractères - s'efforcent de conjoindre tous les textes et propos sélectionnés afin de permettre de l'ensemble une lecture suivie à visée réflexive mais aussi narrative.

Je suis d'autant plus ému de célébrer ainsi le souvenir de Bronisław Geremek², qu'il avait accepté d'être le Président de la revue Synergies Pologne. Pour le groupe de recherche en sciences humaines qu'est le GERFLINT, une telle caution a été et reste le plus bel encouragement à poursuivre, dans la fidélité du souvenir, une œuvre scientifique et humaniste dont il avait généreusement reconnu la probité.

¹ *Bronisław Geremek en diálogo con Juan Carlos Vidal, 1997, Madrid.* La traduction française de cet ouvrage a été publiée en 1999 aux Editions Noir sur Blanc, 1147, Montricher Suisse, sous le titre : *L'Historien et le Politique ; Entretiens avec Bronisław Geremek recueillis par Juan Carlos Vidal.* 172 p.

² désormais BG

Que tous les siens, mais aussi toute l'équipe d'encadrement de la revue Synergies Pologne regroupée autour de Madame Malgorzata Pamula, trouvent ici l'expression de nos très sincères condoléances et de notre profonde tristesse.

I. « Varsovie, c'est toute ma vie »

« Varsovie est ma ville, celle où j'ai vécu presque toute mon existence. Le quartier que j'habite depuis plus de quarante ans est celui-là même où je suis né et où j'ai passé mes années d'enfance ». (p. 5)

Malgré les bouleversements qu'a connus la ville, il s'y sent chez lui :

« J'ai beau ne pouvoir faire coïncider mes souvenirs personnels avec le plan de la Varsovie d'aujourd'hui, je ressens cette ville comme mienne, par son histoire, par ses références culturelles. Tout ce qui subsiste de la Varsovie d'avant-guerre, ce sont quelques rues, quelques maisons, et puis Praga, sur la rive droite de la Vistule. C'est dans ce quartier - que je connais mal car je suis un Varsovien de la rive gauche, de la partie ancienne de la ville - que se trouve le peu qui reste de l'architecture typique de cette Varsovie-là. En fait, l'univers de mon enfance est celui d'une grande ville que la guerre et l'occupation ont ensuite divisée en moitiés inégales ». (p. 6)

Evocation de sa famille

« Une famille juive, mais où l'on parlait polonais, et qui baignait dans la culture polonaise ; c'est cela qui est ma référence première, ma référence la plus évidente ». (ibid.)

Cette famille va connaître toutes les vicissitudes des années trente puis de l'occupation, la vie dans le ghetto jusqu'en 1943 Auschwitz et la mort pour le père, Bergen-Belsen pour le frère aîné qui sera libéré par les troupes américaines à la fin de la guerre et la fuite du ghetto (pour la maman et le jeune Bronislaw), avec l'aide d'un homme que sa mère épousera par la suite et qu'elle suivra, après la guerre, dans toutes ses fonctions d'administrateur communal (*staroste*) dans les territoires confisqués à l'Allemagne et attribués à la Pologne. La famille reconstituée habitera alors dans des bourgades (Wschowa, Pisz) où le jeune Bronislaw, ne se sentira pas vraiment chez lui.

« Les petites villes forment un paysage que je ne ressens pas comme mien. Si j'examine mon existence d'un point de vue spatial, je suis bien obligé de constater que je suis un homme des grandes villes : Varsovie, où j'ai passé plus de cinquante années de ma vie ; Paris, où j'ai vécu quatre ans ; New York, qui est la ville des Etats-Unis que je préfère. Et quand je pense à la Pologne, au paysage de la Pologne, je pense d'abord à Varsovie parce que toute ma vie s'y est déroulée. Cela dit, je suis prêt à convenir que la plus belle ville de Pologne est Cracovie : c'est une ville qui suscite en moi l'admiration de l'amateur d'art en même temps que la passion de l'historien et de l'observateur politique ». (...) « Je serais capable d'écrire un livre sur Cracovie, mais pas sur Varsovie.



Sur Cracovie, je puis porter un regard intellectuel, mais Varsovie, c'est toute ma vie ». (...) « Cracovie est passionnante non seulement à cause de son tracé parfait de cité médiévale, de son architecture au baroque si typiquement polonais, mais aussi parce que c'est une métropole d'Europe centrale, contrairement à Varsovie, dont la fonction est très différente ». (p. 7)

Il est question de l'influence russe sur Varsovie, de la cathédrale orthodoxe en plein cœur du paysage urbain, avec son université originellement russe, « avec son centre qui n'existe plus et avec tout ce qui reste de cette époque sur l'autre rive de la Vistule ». Mais...

« (...) elle [*Varsovie*] continue d'avoir, tout en donnant l'impression d'être orientale par certains côtés, une vocation très enracinée d'appartenance à l'Occident. Varsovie ne cultive pas la nostalgie de l'Europe centrale : elle est la ville qui résume le mieux les aspirations occidentales de la Pologne. Entre les deux guerres, elle a certes été le centre politique du pays, mais également le lieu où s'est manifesté un certain dynamisme culturel tourné vers Paris, vers Londres, vers Berlin, et où s'est exprimée la conviction profonde d'appartenir à cette partie-là de l'Europe. (...) Varsovie est une capitale européenne, Cracovie est une métropole qui a conservé la nostalgie de l'empire austro-hongrois ». (p. 8)

Varsovie encore : la vieille ville médiévale et le Château royal qu'on a fait ressortir de terre après la guerre. Après un sentiment de réprobation devant cette reconstitution qui, à première vue, « lui paraissait un viol de l'histoire », BG découvre en fin de compte, la vérité architecturale profonde de ce paysage rétabli dans son authenticité originelle comme une sorte d'acte de justice envers la mémoire du martyr polonais.

« Varsovie est pour moi une ville unique, sans doute la ville d'Europe où l'on peut le mieux toucher du doigt tous les paradoxes de l'histoire européenne. C'est une ville qui a reconstitué son passé, et où, grâce à cette reconstitution, le passé est présent. Je ne saurais pas dire si c'est une belle ville. Je peux le dire de Paris, je peux le dire de nombreuses villes italiennes. Mais la seule chose que je puisse dire de Varsovie, c'est que c'est ma ville ». (p. 11)

Que dire des territoires perdus par la Pologne surgie de Yalta, et notamment les villes de Lwów [Lviv passée à l'Ukraine] et Wilno [devenue Vilnius, la capitale de la Lituanie] ? Ne s'agissait-il pas de centres intellectuels polonais de premier ordre ? Réponse pacifiste et spiritualiste de BG.

« La question est avant tout politique. Dans notre monde contemporain, quelqu'un qui prétendrait modifier les frontières devrait envisager une guerre de grande ampleur. C'est une chose dont il faut bien être conscient. La Pologne ne veut pas la guerre et elle accepte les frontières qui lui ont été données. Au commencement, donc, est la politique³. Lorsque je suis allé à Vilnius pour la première fois en 1989, j'ai eu la sensation de me trouver à la source même de la polonité. (...) Et c'est juste après avoir

³ Grande sagesse. Au moment où je rapporte ces propos de BG, la Géorgie et la Russie entament un conflit sanglant. Le 26 août 2006, la Russie déclare même unilatéralement l'indépendance de l'Ossétie du Sud et de l'Abkhazie, provinces géorgiennes à forte tendance séparatiste depuis leur rattachement à la Géorgie en 1991.

parcouru ce haut lieu de la culture polonaise que j'ai déclaré au Parlement lituanien que la Pologne entendait respecter les frontières existantes ». (p. 12)

Ces lieux perdus sur le tapis vert ne sont toutefois pas considérés par BG comme « de simples régions administratives ». D'une part, parce qu'ils continuent de peser « d'un grand poids dans la culture polonaise, dans la psychologie nationale », mais parce qu'ils constituent encore pour les Polonais « un horizon mythique, qui a perdu sa base géographique, mais qui survit dans la mémoire, dans la culture, dans la psychologie nationale. (...) C'est une forme de sensibilité qui perdure aujourd'hui dans le paysage culturel polonais contemporain, quand bien même elle ne correspond plus à rien dans le paysage réel. ». (p. 13)

Est alors pertinemment posée la question non plus des territoires mais des courants de pensée philosophiques, historiques, sociologiques, des avant-gardes littéraires et artistiques qui fleurissaient dans l'entre-deux-guerres. Qu'est-ce qui a disparu ? Qu'est-ce qui a subsisté ?

« Entre les deux guerres, les milieux artistiques et intellectuels polonais avaient constitué des courants de pensée qui étaient un facteur de dynamisme culturel très important. L'intelligentsia polonaise de cette époque était absolument exempte de tout provincialisme, et accordait une grande attention à ce qui se passait à Paris et à Berlin. Dans beaucoup de disciplines, il y avait des écoles de pensée très avancées : outre les écoles philosophiques ou mathématiques de Lwów et de Varsovie, on peut citer l'école historique de Varsovie, qui rivalisait avec celle, nettement plus conservatrice de Cracovie, ou encore les cercles de sociologie, discipline alors nouvelle, qui s'étaient formés sous l'influence de Durkheim, de l'école française des *Annales sociologiques* ». (p. 14)

Toute cette richesse s'est trouvée bloquée, voire anéantie par plusieurs facteurs : l'occupation hitlérienne qui a donné un coup d'arrêt à l'activité intellectuelle et culturelle, condamnant à la clandestinité toutes les institutions universitaires et culturelles polonaises ; l'insurrection de Varsovie, en 1944, qui provoqua la mort au combat de toute une génération de grands intellectuels polonais ; l'impossibilité enfin, à partir de 1945, de reconstituer, dans le cadre de l'évolution rapide du pays vers le totalitarisme soviétique, la tradition culturelle antérieure disparue sans héritiers. Situation de destruction idéologique qui se développera en gros jusqu'en 1955-56.

II. L'Après-Guerre : premiers enthousiasmes mais aussi premiers doutes

Plus de cinquante pages retracent l'histoire intellectuelle de BG depuis 1945 (il n'a alors que 13 ans) où il vit dans une Pologne libérée de l'armée allemande, mais qui a perdu l'enchevêtrement des cultures polonaise, russe et juive, qui faisait hier sa singularité et sa richesse.

« La population juive, qui avait représenté à l'échelle de tout le pays, et surtout de sa culture, un élément si important, avait disparu corps et âme. La Pologne s'était convertie en un pays monoethnique, sous la coupe d'un pouvoir imposé par une Union soviétique impériale ». (p. 21)

Jusqu'en 1948, au gré des nominations administratives de son beau-père, BG vit dans de petites villes où règne une atmosphère de « caractère paroissial » qui atténue considérablement la pesanteur du système idéologique qui se met alors en place et bouleverse complètement « les règles du jeu culturel » antérieur. La Pologne doit se relever des destructions de la guerre, se moderniser en dépit « des déplacements de frontières et de populations » et de « la perte d'un tiers de son territoire ». L'intelligentsia polonaise décimée dans les combats et les officiers (notamment ceux de l'armée Anders et Anders lui-même qui s'installe à Londres) ne veulent pas revenir dans un pays dirigé par un gouvernement communiste. La grande question est donc : faut-il ou non collaborer avec le nouveau régime ? BG a 16 ans en 1948, date de son retour à Varsovie pour terminer ses études secondaires et commencer des études d'histoire à l'Université en 1950. Premier contact avec le marxisme. Séduction pour un système de pensée qui lui paraît prometteur et conviction juvénile très sincère que, conformément à la formule célèbre de Paul Vaillant-Couturier : « le communisme est la jeunesse du monde ». D'où son engagement. Premiers enthousiasmes mais aussi premiers doutes. S'il choisit l'histoire, c'est parce que les sciences sociales (qu'il aurait préférées) n'avaient pas de place dans le modèle universitaire marxiste. En histoire, lui dit une personnalité importante, il sera « bien plus libre de ses idées »...

« C'est ainsi que je me suis immergé dans l'histoire. Mon idée première était de choisir l'histoire la plus contemporaine, celle du XX^e siècle, mais dès le premier semestre de cours certains incidents m'ont fait perdre l'illusion que l'on pouvait faire de l'histoire contemporaine de façon honnête, sans compromissions doctrinales. J'ai notamment assisté à plusieurs séminaires sur la lère Internationale, et c'est à la suite d'un échange de vues avec une certaine Dame [*sic*], qui se trouvait être l'une des personnes qui décidaient de la ligne du Parti dans le domaine de l'histoire, que j'ai définitivement compris que je ne pourrais jamais m'habituer à une telle atmosphère intellectuelle. J'ai donc trouvé mon salut dans la fuite ». (p. 24)

Cette fuite l'a conduit vers le Moyen Age, vers la riche tradition historiographique européenne, et notamment vers les historiens français de l'Ecole des Annales (Marc Bloch, Fernand Braudel, Lucien Febvre et les médiévistes français) qui ont été pour lui « une sorte d'école parallèle de réflexion historique. Et de conclure :

« Le médiéviste que je suis est donc fondé à dire qu'il s'est formé au carrefour des influences de l'école historique polonaise et de l'école historique française ». (ibid.)

III. Les Maîtres polonais, les premiers travaux

Il serait contreproductif, dans les limites forcément étroites de notre synthèse, d'entrer dans le détail complet des influences scientifiques reçues. Sa formation scientifique polonaise fut dirigée par Marian Małowist (1909-1985), spécialiste de l'histoire économique du Moyen Age, sous la direction de qui il « rédige tous ses travaux universitaires ». Mais il noue également des liens fructueux avec trois grands historiens polonais : Aleksander Gieysztor (né en 1919), Tadeusz Manteuffel (1902-1970) et Witold Kula (1916-1988) et c'est sur leur recommandation qu'en 1956, il entre en contact, lors de son premier séjour à Paris, avec l'Ecole des Annales et qu'il « fait la connaissance de Fernand Braudel, qui est devenu son maître, et de Jacques Le Goff qui est devenu son ami » :



« L'année 1956 a été pour moi celle des grandes confrontations : confrontation avec l'Occident, confrontation avec l'école historique française, confrontation avec la réalité polonaise. C'est à Paris que j'ai appris, en juin, la révolte des ouvriers de Poznan, et que j'ai suivi les changements qui survenaient en Pologne, avec l'éventualité du retour de Gomulka au pouvoir. Je suis retourné à Varsovie en octobre, quelques jours seulement avant le meeting qui a concrétisé cette éventualité ». (p. 26)

Les premiers travaux personnels de BG portent significativement sur les rébellions à Gand au XIV^e siècle et sur les hérésies. JCV pose à BG une question assortie d'une remarque pertinente sur ce qu'est un hérétique : « l'hérétique est, pour le système, l'individu le plus dangereux, car il observe du dedans et juge comme s'il était en dehors ». BG entre tout à fait dans ce jugement qui d'évidence, le concerne car il se sent attiré par l'hérésie à un double point de vue : d'abord comme chercheur mais aussi comme potentiellement hérétique lui-même au sens strict :

« Mon attrait pour les hérésies, qui ne s'est pas démenti jusqu'à présent, n'était pas lié à la question de l'Eglise catholique. Il y a dans ma vie (entre 1945 et 1948) une période où j'ai participé à la vie de l'Eglise, aux activités d'associations catholiques ou chrétiennes. Je ne crois pas que ce soit mon origine juive, mon judaïsme d'enfance, qui ait constitué une barrière, mais toujours est-il que tout cela a pris fin en 1948 ». (pp. 29-30)

Il s'éloigne donc de la religion à cette date. Il n'a alors que 16 ans et sa rencontre avec le marxisme, jusqu'en 1956 (date du Printemps de Prague) va l'amener à transférer le concept d'hérésie dans le domaine politique :

« Pour moi, l'hérésie est une résistance à la doctrine, une attitude qui pose, dans une large mesure, le problème de la survie de la liberté dans un système totalitaire ». (...) J'ai cru en la possibilité d'un « socialisme à visage humain », et c'est l'intervention soviétique contre le Printemps de Prague qui m'a définitivement convaincu que le communisme constituait un obstacle insurmontable à la pensée comme à l'action, qu'il n'y avait aucune chance de le réformer ». (p. 30)

Son activité de chercheur en histoire, sous l'influence de ses Maîtres polonais déjà cités, va dès lors prendre une orientation méthodologique néopositiviste où l'histoire va se trouver enrichie de l'apport de l'ensemble des sciences humaines (archéologie, anthropologie culturelle, sociologie, économie...), conformément au schéma d'interdisciplinarité qui est une des apports majeurs de l'Ecole des Annales. C'est ainsi que sa thèse de doctorat soutenue en 1960 : *Le salariat dans l'artisanat parisien aux XIII^e et XIV^e siècles* a porté sur le marché de la main-d'œuvre.

« On peut donc, dans la liste de mes travaux, repérer la jointure des influences de l'histoire, de la sociologie et de l'économie, tout comme des influences françaises et polonaises... ». (p. 32)

IV. La vie en France

« Je suis venu à Paris pour six mois en 1956 (il a alors 24 ans), et j'y suis revenu en 1957 et 1962, pour un an à chaque fois, toujours avec des bourses du gouvernement

français. Fin 1962, on m'a proposé un poste à la Sorbonne, où l'on créait, conformément à un accord passé avec l'université de Varsovie, un centre de civilisation polonaise. J'en ai donc été le premier directeur, tandis que Michel Foucault était nommé à la tête du centre de civilisation française à Varsovie ». (pp. 33-34)

BG évoque ces années françaises avec une évidente émotion. Il est, en effet, confronté « à une autre culture, à un autre monde »

« Ce fut une véritable remise en cause, car tous les stéréotypes inculqués par l'enseignement officiel s'effondraient en même temps que s'ouvrait à moi un univers auquel je n'avais eu, jusqu'alors, qu'un accès très limité (il fait ici état des interdits soviétiques en ce qui concernait la consultation des livres étrangers et les contacts avec la culture occidentale). (...) Je vivais ces séjours en France comme un apprentissage en liberté, et aussi comme un apprentissage de la liberté : liberté de penser, liberté d'accéder à la connaissance, liberté de s'exprimer. Je passais des journées bien remplies aux Archives nationales ou en bibliothèque, mais en même temps j'observais, tout comme le faisait Marc Bloch, le monde qui m'entourait et auquel je prenais part, fasciné, même si tel n'était pas l'objet de mes recherches ». (p. 34)

Découverte aussi du cinéma. Après les Archives, il se rendait à la Cinémathèque, rue d'Ulm, et voyait des films jusqu'à minuit passé : tout Griffith, tout Buñuel, René Clair, Marcel Carné :

« Le cinéma est donc l'un des éléments qui ont forgé ma vision du monde à cette époque, où je complétais ma formation intellectuelle par une ouverture à la littérature et à l'art, plus d'ailleurs ceux de l'Occident que ceux de l'émigration polonaise ». (p. 36)

BG évoque pourtant les deux librairies polonaises de Paris (Ile Saint-Louis et Boulevard Saint-Germain) qu'il fréquentait régulièrement, et notamment l'écrivain polonais Herling-Grudzinski (né en 1919) dont il avait lu en polonais le chef-d'œuvre, *Un monde à part*, qu'il considère comme « l'un des témoignages les plus impressionnants sur le Goulag, antérieur au demeurant à celui de Soljenitsyne ». A noter que cet ouvrage, pourtant recommandé par Camus, fut refusé par Gallimard et par Plon et ne fut publié par Denoël qu'en 1985. Il évoque également plusieurs écrivains de l'émigration polonaise comme Czesław Miłosz (*La pensée captive. Essai sur les logocraties populaires, 1953*), comme Józef Czapski (1896-1993), peintre et écrivain polonais et comme Krzysztof Pomian, historien émigré à Paris dans les années 70. Mais il redit son enthousiasme pour la culture française :

« C'était pour moi comme des retrouvailles avec une atmosphère dont j'avais rêvé dans mon adolescence. J'arpentais le Paris des chansons de Juliette Gréco, j'étais tout ébloui de voir Sartre aux Deux-Magots ou au Café de Flore, d'avoir accès à tous les journaux, à toutes les revues, à toutes les œuvres littéraires ou philosophiques. (p. 38)

Retrouvailles aussi avec 3 courants de pensée « qui avaient pris leur source à Paris et qui exerçaient une influence décisive sur le climat intellectuel polonais de ces années-là : l'existentialisme avec Sartre, le personalisme avec Maritain et surtout Mounier, le structuralisme enfin » avec Lévi-Strauss, Roland Barthes et Michel Foucault.



« Je crois que le climat intellectuel de ces années-là peut être défini par quelque chose qui, justement, m'attirait en politique, et qui était la notion d'engagement, notion présente aussi bien dans l'œuvre de Sartre que dans celle de Mounier ». [p. 39]

V. L'oeuvre scientifique

Cette notion d'engagement est une caractéristique majeure des travaux scientifiques de BG qui a consacré la quasi-totalité de son œuvre écrite à la pauvreté. On l'a vu plus haut, s'il choisit le Moyen Age qu'il présente comme une « fuite », c'est en réalité une fuite stratégique qui lui permettra de s'exprimer plus librement, à la façon de Witold Kula, un de ses maîtres polonais qu'il évoque ainsi [p. 49] :

« Kula s'était spécialisé en histoire romaine lorsqu'il était étudiant. Il faut signaler, d'ailleurs, que la seconde partie de son livre est composée d'écrits apocryphes, datant prétendument de l'Antiquité romaine, et où il traite en réalité des problèmes du monde dans lequel il vit, en particulier de **l'engagement politique** (c'est nous qui soulignons). Avoir placé ces considérations dans la bouche de citoyens romains imaginaires est l'une des audaces intellectuelles les plus caractéristiques du réveil des sciences humaines dans la Pologne de 1956... ».

BG ne recourra pas à ce stratagème, mais, s'il choisit de réfléchir aux salaires des ouvriers des XIII^e-XV^e siècles, à peu près à l'époque [deuxième moitié des années 50] où la Pologne connaît de graves troubles [Poznan, 75 morts et 600 blessés], liés, entre autres, à des questions salariales, ce n'est évidemment pas sans lien avec les réalités socio-politiques du moment. Bien des influences vont alors peser sur ses travaux, et notamment celle de Braudel qui est indiscutablement son modèle (avec Marc Bloch, l'Ecole des Annales, Jacques Le Goff et Georges Duby). Dans le texte ci-dessous, tous les traits qu'il admire dans la thèse magistrale de Braudel sur la Méditerranée (et que nous soulignerons), sont autant d'indices pour définir sa propre démarche :

Fernand Braudel

« Braudel est venu enrichir la formation que m'a donnée l'Ecole des Annales ; Sa thèse magistrale sur *la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* [3 vol., Armand Colin, 1990] n'est pas seulement **une superbe œuvre littéraire**. Ce qui est surtout frappant, dans cette **approche géo-historique**, c'est qu'elle ne s'intéresse pas tant au milieu naturel **qu'aux évolutions à long terme**. Pour Braudel, en effet, **le cadre naturel devait être étudié sur une très longue période**, bien supérieure à la durée d'une vie humaine, car son évolution était beaucoup plus lente que celles des structures et des conjonctures économiques et sociales. **Il ne négligeait pas pour autant « le temps court », celui de l'événement**, et je dois dire que j'ai longtemps sous-estimé, comme presque tout le monde, cet aspect de son œuvre : on ignorait assez largement, à l'époque, que Braudel avait étudié l'histoire politique, qu'il avait même une inclination, dans sa jeunesse, pour l'histoire diplomatique, au point de prétendre, lorsqu'il s'était décidé à passer sa thèse sur la politique méditerranéenne de Philippe II, en faire **une thèse d'histoire diplomatique, c'est-à-dire d'histoire événementielle** ». [p. 47]



Et BG reconnaît explicitement sa dette :

« (...) ma grande découverte lorsque j'ai lu *la Méditerranée...*, a été la longue durée, l'histoire des structures et des conjonctures. Je considérais alors l'histoire politique proprement dite comme moins importante, mais, lorsque j'y réfléchis aujourd'hui, je crois que la portée de l'œuvre de Braudel tient précisément aux liens qu'il a su établir entre la courte, la longue et la très longue durée, entre milieu naturel, civilisation, structures sociales, conjonctures et événements.

« C'est en ce sens que l'Ecole des Annales a radicalement renouvelé ma vision de l'histoire, m'a fait découvrir une histoire où la durée était présente, où les hommes étaient présents. (p. 48)

Jacques Le Goff et Georges Duby

Mais il reconnaît aussi sa dette à l'égard de Le Goff et de Duby :

« Ma découverte de **l'histoire des mentalités** a été plus tardive. Elle a eu lieu après mon premier séjour à Paris, lorsque j'ai fait la connaissance de Le Goff et de Duby, que j'ai lu leurs livres et que je suis revenu en partie à **l'histoire culturelle, à la psychologie historique**. Je leur ai d'ailleurs consacré un article dans une revue historique polonaise, article qui cristallisait **une certaine vision de l'histoire sociale, incluant l'économie, la société, la civilisation, c'est-à-dire les hommes et les relations qui les unissent** » (ibid.).

Mais alors, comment situer, parmi toutes ces influences, respectueusement et loyalement reconnues, la ligne propre que BG assigne à l'ensemble de son œuvre scientifique ? Sans entrer dans le détail des échanges qui ont influencé ses travaux scientifiques, il souligne son intérêt pour les rapports entre les représentations, l'imaginaire et le symbolique avec les structures sociales et économiques (comme dans *La potence et la pitié* [1987] ou *les Fils de Caïn* [1991]).

« Mon domaine à moi était l'histoire sociale, c'est-à-dire le domaine le plus vaste qui soit (par comparaison avec Duby et Le Goff qui ont commencé : pour le premier, par une histoire économique et sociale avant de se consacrer à l'histoire culturelle ; et pour le second par une histoire des idées « d'inspiration plus ou moins marxiste » avant d'en arriver aux « structures économiques et sociales »). Cette histoire sociale « a en effet l'ambition (...) d'être une histoire globale, une histoire qui inclut une réflexion sur le politique et le culturel. Si je me suis rarement occupé d'histoire politique proprement dite, j'ai dû néanmoins aborder, en travaillant sur l'histoire de la culture polonaise au Moyen Age, la question de la culture politique de la noblesse.

« Reste que mes préoccupations étaient plutôt centrées sur les structures et les comportements sociaux, car je crois que l'histoire sociale est avant tout l'histoire de la société, de sa composition et des rites qui la structurent. Quand j'ai fait mes recherches sur la main d'œuvre à Paris entre le XII^e et le XIV^e siècles, c'était dans le dessein de comprendre quels étaient les fondements de la société urbaine du Moyen



Age. Quand, tout de suite après, j'ai écrit un livre sur les marginaux à Paris aux XIV^e et XV^e siècles, mon idée était d'essayer d'expliquer le fonctionnement de la société dans son ensemble à la lumière du sort de ce groupe de marginaux et d'exclus. Et lorsque j'ai étudié la notion de pauvreté, il a bien fallu analyser son état objectif, en termes économiques et matériels, ainsi que les attitudes et les comportements sociaux à son égard. On peut donc dire que ma démarche de chercheur était orientée en priorité vers l'histoire sociale, ce en quoi je différais de mes amis français, qui s'intéressaient davantage à l'histoire culturelle et socioculturelle ». [pp. 55-56]

Sa différence avec Duby et Le Goff s'explique donc par un changement radical de perspective, notamment en ce qui concerne l'influence du marxisme.

Le Marxisme

« Je crois être le seul des trois à avoir vécu le marxisme comme une théologie, c'est-à-dire comme une vision globale du monde, du fait social, du fait humain, avec toutes les conséquences politiques qui s'ensuivent. [p. 56]

Et il remet les choses à leur place : l'orthodoxie marxiste, la lutte des classes ne sont pas la panacée de la recherche historique. Elles sont carrément inopérantes pour l'étude des faits culturels et on ne peut pas « dire que l'école des Annales ait jamais été marxiste » même si le marxisme « avait au moins le mérite de fournir une problématique, de poser des questions, quand bien même elles restaient sans réponse ». [p. 58]

Il va même plus loin :

« Mon avis est que le marxisme a cessé, pour les historiens, et donc pour les médiévistes, d'être un instrument d'analyse du fait social, dans sa globalité, comme dans ses aspects particuliers, pour n'être qu'une méthode de formulation de la problématique, et que cela vaut pour l'histoire sociale comme pour l'histoire de la culture. Dans ce dernier domaine, le seul apport du marxisme qui ait résisté à la critique est l'analyse des phénomènes culturels en termes économiques et sociaux. Il n'est plus possible aujourd'hui de les envisager de façon autonome, indépendamment du reste de la vie sociale et des structures économiques ». [p. 59]⁴

⁴ NB : A propos du marxisme, (pp.82 et ss.), JCV fait état de l'ouvrage *Democrazia in Europa* écrit par BG en collaboration avec Ralf Dahrendorf et François Furet en 1993. Il est question, dans cet ouvrage, d'une comparaison entre les totalitarismes européens, et notamment 1) des racines démocratiques du communisme et 2) de la quantité de crimes et massacres commis par le communisme qui, selon l'ouvrage cité, n'aurait pas pour BG « la même dimension que ceux commis par les autres totalitarismes ». JCV demande donc à BG si, après les recherches menées dans les années 1980, qui ont permis d'évaluer en hausse le nombre des victimes de Staline, il a révisé son opinion sur le communisme. Réponse nette de BG : 1) contrairement au fascisme et au nazisme qui prônaient la haine des autres, le communisme était intellectuellement en accord avec les valeurs de la société moderne. Il y avait donc une différence de nature très nette avec les autres totalitarismes ; 2) rien, dans l'idéologie communiste, ne préconisait ni ne planifiait « la destruction de peuples entiers. Le nazisme, en revanche, « proclamait la supériorité de la race aryenne et voulait l'extermination des Juifs, des Slaves et des Tsiganes ». Par ailleurs, BG précise que, s'il connaissait les crimes commis par les Soviétiques, notamment contre la Pologne (Katyn 1940), il n'a « rien su de l'univers concentrationnaire soviétique lui-même jusqu'aux années soixante » (p.83).

Le christianisme

BG est alors invité à parler du christianisme dont Marc Bloch disait – observe JCV – qu’il « était la religion des médiévistes », non obligatoirement par croyance religieuse mais certainement par nécessité de connaissance culturelle, ce que reconnaît volontiers BG, mais en allant plus loin :

« Pour un médiéviste, la question du christianisme est évidemment cruciale pour la compréhension de la société et des hommes du Moyen Age. Il y a d’abord la conception de la chrétienté comme communauté supranationale. L’Europe s’est formée au Moyen Age au confluent de trois traditions : celle de l’Antiquité grecque et latine, celle du droit romain, et enfin celle du christianisme, qui trouve son origine à Jérusalem. Mais, au-delà de l’acculturation très avancée qu’impliquait l’expansion de la chrétienté, il y a aussi le fait que l’intégration successive des pays européens dans une communauté de foi a donné naissance à une idée politique, celle de la communauté des chrétiens, car elle reposait sur un message universel ». (p. 60)

BG évoque alors l’évolution de la Pologne médiévale, pays « situé à la périphérie de l’Europe, mais appartenant à l’Occident chrétien (...), qui a assimilé à la fois la tradition de Rome et celle de Byzance, phénomène capital qui est de nature non seulement religieuse mais aussi culturelle ».

Encore l’hérésie

Revient alors, avec force, la question de l’hérésie (déjà évoquée *supra*), question d’évidence liée à la religion chrétienne, mais évoquée de façon positive par BG, comme un moyen d’action contre toute orthodoxie imposée.

« J’ai été fasciné, au cours de mes études, par l’histoire des hérésies. Je me suis consacré, en particulier, aux phénomènes de dissidence au sein de l’Eglise, aux origines sociales de l’hérésie, aux relations entre désarroi social et apparition des hérésies. En d’autres termes, ce qui m’intéressait était d’étudier non pas les hérésies savantes, les désaccords théoriques avec l’autorité, mais le mouvement social et les comportements qui lui étaient liés. Je crois que l’hérétique est, face à l’orthodoxie, à la doctrine officielle, le marginal par excellence, celui qui refuse les normes de vie sociale et même privée ». (pp. 60-61)

Cela dit, il tempère les conclusions qu’on est irrésistiblement tenté d’établir avec le marxisme, en rappelant que son objectif d’historien était d’étudier la civilisation médiévale. Mais cela relève un peu de la prétention :

« Si mon intérêt pour le christianisme procédait de la volonté de comprendre le Moyen Age dans son ensemble, de comprendre la civilisation des hommes de cette période, mon attirance pour les mouvements de contestation à l’intérieur de l’Eglise peut s’expliquer aussi d’une façon psychologique : dans un monde où le marxisme constituait une doctrine officielle, toute pensée vivante était forcément hérétique, et seule l’hérésie pouvait séduire les milieux intellectuels. Cela dit, je ne crois pas que ce



parallèle puisse nous entraîner très loin. En effet, l'intérêt que le médiéviste porte au christianisme n'est pas lié au monde actuel, il est lié à la volonté de comprendre un aspect indissociable de la civilisation médiévale ». [p. 61]

JCV insiste pourtant en demandant à BG s'il aurait pu être tenté par une approche marxiste de l'histoire de l'église. La réponse est prudente : il ne pouvait pas se limiter à l'histoire économique et sociale et il lui semblait impossible d'analyser la société médiévale sans « chercher à comprendre le fait religieux ». Sa recherche s'est donc développée dans des perspectives très diversifiées : la perception du temps et de l'espace dans la pensée chrétienne et la place du sacré dans cette perception, dans la pensée magique et dans la culture populaire, notamment à travers les sermons prononcés par les prêtres pour convaincre les fidèles en recourant à des exemples. La visée était donc, à partir de toutes ces sources, de comprendre la mentalité du Moyen Age et d'en étudier le folklore et l'imaginaire.

L'historien de la pauvreté

Mais sa recherche, notamment sur le Moyen Age français, s'est portée sur un domaine qui l'a littéralement « fasciné » : « **la doctrine de l'Eglise vis-à-vis des pauvres et de la pauvreté** », [...], c'est-à-dire « la façon dont le christianisme, qui à l'origine, considérait le pauvre comme un interlocuteur privilégié du Seigneur, s'est mis à un moment donné à exalter le travail et la prospérité, et donc à voir le vice dans la pauvreté ». [p. 63]

Nous touchons là au motif central de toute l'œuvre scientifique de BG, et probablement - sans solliciter les faits plus que de raison - au socle humaniste de toute l'action qu'il développera ultérieurement dans ses engagements politiques. Notons simplement que cette évolution de l'Eglise sur la pauvreté et les pauvres (considérés comme dérangeants dans le système social) pose un double débat : théologique d'abord car le pauvre, image du Christ pauvre entre les pauvres, devait-il être exclu ou béatifié ? Social ensuite car on voit poindre dès le Moyen Age un discours de miséricorde et de répression que marque bien l'un des ouvrages majeurs de BG⁵.

« (...) il y avait toute une théologie du travail et du statut social, aux termes de laquelle, celui qui refusait de se plier aux obligations que lui dictait sa condition était rejeté par l'Eglise. (...) Etait-ce bien conforme aux principes évangéliques de condamner les pauvres et les gababonds ? »

Le travail de l'historien

Les entretiens entre JCV et BG débouchent alors sur une réflexion particulièrement intéressante portant sur « l'atelier de l'historien » et notamment sur les frontières entre philosophie et sociologie :

« Il y a en général, entre historiens et philosophes, une distance un manque de compréhension réciproque. Les historiens s'intéressent peu à la philosophie, et les

⁵ *La Potence et la Pitié*, 1987, Editions Gallimard, Paris 330 p.



philosophes ont tendance à utiliser l'histoire sans la pratiquer eux-mêmes. Les historiens se sentent beaucoup plus proches des sociologues. Ils ont l'impression de travailler sur le même matériau qu'eux, c'est-à-dire sur les relations entre les hommes, même si les uns s'occupent du présent et les autres du passé. Mais, malgré cette défiance traditionnelle de l'historien envers les philosophes et la philosophie, il ne fait aucun doute qu'une certaine réflexion est toujours présente dans l'œuvre de l'historien : la culture du XX^e siècle a été une culture historiciste, où l'histoire a toujours dominé les raisonnements intellectuels, une culture qui a fait de l'histoire sa référence naturelle, et où la connaissance de l'origine et de l'évolution des phénomènes a toujours joué un grand rôle ». (pp. 66-67)

Ce qui caractérise BG comme historien, c'est **l'engagement**, trait qu'il partage avec Jacques Le Goff et avec Georges Duby, et qui l'amène à avoir un point de vue sur les affaires du monde en se servant précisément des outils de l'historien. Analyser les documents avec rigueur est la base du métier de celui qui étudie le passé, mais dans une seconde phase, comme le disait Duby « il faut transcender les sources pour faire œuvre littéraire » (p. 65). Et BG définit alors l'histoire d'une manière qui ne pourrait qu'enchanter Edgar Morin : « l'histoire est un mélange de science et de poésie ». On ne fait donc pas « œuvre d'historien si l'on n'ajoute pas à l'approche scientifique une approche poétique ». Et il ajoute : « c'est à Michelet, je crois, que remonte cette grande tradition littéraire de l'école historique française, cette importance accordée à l'expression littéraire de l'érudition historique ». (ibid)

L'herméneutique, science de l'interprétation des textes, est donc au cœur d'une réflexion intellectuelle sur le présent comme l'illustre parfaitement l'essai publié au Seuil en 1992 : *Passions communes*, écrit en collaboration avec Georges Duby et Philippe Sainteny, où « Duby a analysé la crise de 1990-1991 et la guerre du Golfe avec les outils de l'historien en remontant aux croisades » tandis que lui-même essayait « de décrypter, à la lumière de [sa] propre expérience de médiéviste, la situation du monde postcommuniste et le théâtre politique dont [il était] désormais un acteur ». (pp. 65-66)

Le travail d'analyse critique des sources et des témoignages permet donc à l'historien de construire sa vision, de « comprendre comment les choses se sont vraiment passées » (p. 69), étant toutefois posé que « l'important n'est pas de trouver la vérité mais de la chercher » (p. 68) dès lors qu'il faut renoncer à l'espoir de trouver la vérité absolue.

« Il y a [..], au-delà de l'analyse critique, au-delà même de la compréhension des mécanismes, un troisième plan : celui de la construction d'un cadre dans lequel l'imagination peut être mise à contribution lorsque le moment est venu de passer à la partie du métier d'historien que nous avons qualifiée tout à l'heure de poétique. Je crois que ce qui compte le plus dans l'image globale de ce métier, ce qui caractérise le mieux l'histoire, aussi bien comme science que comme recreation littéraire, c'est l'activité critique. [..] L'Histoire ne forme pas la mémoire, mais lui apporte ce qui est le plus important : la dimension critique ». (p. 69)



BG se félicite donc que la recherche historique ne soit plus contrainte dans le corset étroit de la tradition disciplinaire mais qu'elle soit enfin parvenue à s'élargir aux sciences sociales à l'ethnologie, à l'anthropologie, à la sociologie, à la psychologie, à la psychanalyse même :

« Certes, nous savons bien que nous ne pourrons jamais allonger Luther ou Jules César sur un divan, puisqu'ils sont morts, mais l'historiographie moderne nous permet justement de le faire d'une façon métaphorique, en tentant d'explorer leur inconscient. Qu'est-ce, en effet, que la mentalité, sinon ce que les gens ne disent pas expressément, et que l'on doit donc reconstruire ». (p. 70)

Sans doute les postmodernistes ont-ils raison de dire que la vérité historique n'a pas de sens puisqu'elle est invérifiable, que l'histoire est poésie, et donc que « le travail de l'historien est le produit de son imagination, et non pas seulement celui des sources dont il dispose et de leur étude critique. Cela n'a donc pas de sens, par exemple, de se demander si l'image donnée par Braudel de la Méditerranée est vraie ou fausse : nous devons la considérer comme une simple vision d'historien et prendre acte de l'impossibilité d'analyser sa construction autrement que de l'intérieur » (pp. 70-71). Mais BG se félicite que l'on ait enfin reconnu l'importance de l'imagination en histoire. Il est désormais inacceptable de sous-estimer cette dimension fondamentale de toute construction historique.

Engagement, herméneutique, ouverture aux sciences sociales, habilitation scientifico-poétique de l'imagination, l'histoire contemporaine reconstruite dans le discours de BG est et doit être aussi une histoire comparée.

« Je ne crois pas qu'il y ait d'histoire autre que comparée. L'histoire est nécessairement une réflexion comparative dans le temps et dans l'espace. Je ne veux pas dire par là qu'un historien doit travailler sur tout, mais que tout ce qu'il fait est comparaison. La grande histoire, la vraie histoire, c'est l'histoire comparée. J'ai lu récemment un livre sur la sexualité et la délinquance à Valence au XV^e siècle, que j'ai trouvé passionnant car, à partir d'un exemple local, d'une longue série de documents d'archives, l'auteur présente un phénomène que l'on peut comparer à des phénomènes similaires concernant Paris, Venise, Naples, Rome ou Cracovie. En procédant de cette façon, on obtient des outils d'analyse de premier ordre, et donc la comparaison est une forme de compréhension. La grande tâche de l'historien est d'intégrer la référence au temps et à l'espace dans la réflexion sur le monde actuel. La faiblesse de la pensée politique et économique contemporaine est due, me semble-t-il, à ce que cette double référence y est très insuffisante, car réduite à ce que Braudel appelait l'événementiel. Je crois que, si nous renforçons cette prise en compte du temps et de l'espace, nous donnerions à nos contemporains les outils pour comprendre le monde où ils vivent ». (p. 76)

L'identité européenne

BG est un Européen convaincu. JCV lui demande ce qu'il pense de l'identité européenne.

« Je crois qu'une des questions qui se posent à l'Europe actuelle est celle de son identité collective ». (...) « Y a-t-il une identité supranationale qui pourrait embrasser le continent et son organisation ? ». Il s'agit notamment de savoir si cette idée collective doit se substituer à l'identité nationale. Réponse négative de BG : « (...) l'Europe est composée de différentes nations et (il) serait regrettable que cette diversité disparaisse » (p. 71). Le rôle de l'Union, et notamment des grandes puissances qui la composent, est de garantir la stabilité de l'ensemble. Ce ne fut guère le cas dans le passé, et la Pologne le sait mieux qu'aucun autre pays puisqu'elle a souvent fait les frais de l'impuissance ou de la rapacité de ses voisins les plus immédiats (Prusse, Autriche et Russie notamment). Le problème de l'identité est donc d'une complexité redoutable. Il s'agit, non pas de détruire l'Etat-Nation (la création d'une Société des Nations, après le traité de Versailles, fut une tentative que la montée des totalitarismes a rapidement conduite à l'échec), mais de faire comprendre aux Européens « que l'identité européenne est le produit d'un long processus historique qui remonte à l'Antiquité ». « L'Europe, (en effet), en tant que civilisation, s'est constituée à partir du double héritage de la philosophie grecque et du droit romain » qui n'ont toutefois été « que des préalables à sa construction », car « la civilisation européenne proprement dite s'est formée et a commencé à prendre corps au Moyen Age » en se fondant « sur un certain substrat culturel judéo-chrétien ». (p. 72)

Ce qui a donc besoin d'être soutenu, ce ne sont point les identités nationales qui « se présentent souvent, de nos jours, sous une forme exacerbée, car la mémoire même qui les fonde est sujet de conflits » (p. 73) faisant « resurgir avec force certaines attitudes que l'on peut qualifier de nationalistes ». (ibid.)

Ce qui a besoin d'être soutenu, ce n'est pas plus, à l'opposé « une sorte d'idéologie fédéraliste fébrile, où il n'y (aurait) plus de place pour des Etats-nations, ni même, à la limite, pour des législations nationales ». (p. 72)

Bref, ce qui importe en fin de compte, ce n'est pas une sorte de chèque en blanc signé à l'Union européenne, mais la décision de s'atteler résolument à un travail sur la mémoire : individuelle (vécu) et collective (réflexion critique) dès lors qu'il est notable que tous les conflits, tous les malentendus, tous les dérapages guerriers sont à craindre si l'on ne réfléchit pas sur la mémoire et la responsabilité dont BG fait l'apologie :

« Une mémoire sur laquelle on ne réfléchit pas n'est pas une mémoire, et le vrai travail de l'historien est celui qui pose le problème de la responsabilité » (p. 74). Tous les pays de l'Europe (et d'ailleurs) ont donc besoin de faire l'examen impartial de leur passé et de poser avec courage et lucidité les problèmes qu'ils s'obstinent à oublier.

« Pour moi, l'affirmation de l'identité est un acte de responsabilité, une réponse à la question du bien et du mal dans l'héritage du passé, mais on ne choisit pas pour autant son identité. Le débat sur l'identité européenne rebondit de temps à autre, et l'on entend souvent dire qu'elle est un antidote au totalitarisme. Je suis prêt à en accepter l'augure, car l'identité européenne est consubstantielle à l'idée de liberté, mais croire que le phénomène totalitaire lui serait étranger par nature risquerait de nous conduire à éluder la question de la responsabilité. C'est bien ici, sur le sol européen, que les deux



grandes idéologies totalitaires de ce siècle sont nées et se sont imposées ; ne pas nous en sentir responsables serait créer une situation très dangereuse pour l'Europe et pour l'avenir ; Raison de plus, selon moi, pour juger capital le rôle de l'historien dans le travail sur l'identité individuelle et collective ». (p. 75)

Les lignes qui précèdent ont évoqué surtout l'historien. Ce qui me frappe dans le destin de BG, c'est le lien très fort qui unit l'homme de science et l'homme politique. Hérésiarque avoué, prompt à l'enthousiasme, capable d'engagements toujours désintéressés - fussent-ils mettre en danger sa vie ou le priver de sa liberté - chercheur passionné dans le champ de la pauvreté et de l'exclusion, humaniste, homme de paix, de dialogue, de culture et d'esprit parlant de fraternité, de poésie et d'imagination jusque dans ses travaux les plus austères, considérant l'histoire comme un vaste champ à arpenter dans tous les sens de la durée et de l'espace et avec tous les regards de la science, « sans se demander - par exemple - si l'image donnée par Braudel de la Méditerranée est vraie ou fausse », tel il nous apparaît, mélange de force, de fragilité, de douceur, de courage, de mesure et de distinction intellectuelle.

Je ne saurais clore cette synthèse sans redire ma dette à l'égard du livre de Juan Carlos Vidal qui, d'évidence, est infiniment plus complet, précis et savant que ma sélection et mes commentaires conjonctifs en forme d'essai. N'est pas Montaigne qui veut. Mon souhait le plus vif est de ne pas avoir trop gauchi les faits en les résumant, donc d'être parvenu à retenir l'essentiel du discours de BG.